

Lucie Barette
Illustrations d'Élise Kasztelan
Préface de Nora Hamadi

Les Audacieuses !

De Marguerite Durand à Colette,
ces femmes qui ont révolutionné
la presse française



LEDUC 
société

Les Audacieuses!

Marguerite Durand, Séverine, Paulette Nardal, Andrée Viollis, Simone Téry... Qu'ont ces noms en commun sinon le fait d'avoir été oubliés par l'histoire?

Ces femmes, aux destins souvent contrariés, sont parvenues à faire entendre leur voix en occupant les colonnes des journaux nationaux et régionaux. À une époque où le métier de journaliste était réservé aux hommes, elles ont su s'imposer dans les salles de rédaction. Pour certaines, il a fallu d'abord parler chiffons, comme Satinette dans le *Journal de Caen*, ou emprunter des pseudos masculins tel le « vicomte de Launay » pour Delphine de Girardin, avant que leur patronyme s'impose en première page, devenant même un produit d'appel, à l'instar de Simone Téry et ses reportages de guerre.

De reporter à journaliste politique, ces pionnières sont parvenues à s'emparer de l'espace public en usant de malice, d'ironie bien souvent, et toujours avec opiniâtreté. Elles ont ouvert la voie à des générations de femmes, telles Françoise Giroud ou Florence Aubenas, libres d'écrire sur la société ou sur l'état du monde. Avec ces portraits accompagnés d'articles de leur main, découvrons comment un combat de si longue haleine a pris corps et saluons l'audace de ces femmes.

Lucie Barette est enseignante-chercheuse basée en Normandie. Ses recherches scientifiques portent sur les rapports de genre entre presse et littérature, elle a notamment publié deux essais sur le sujet, *Corset de papier* (Divergences, 2022) et *Marguerite Durand. Lutter par la presse* (Les Pérégrines, 2025, sélection de printemps du prix Renaudot).

Élise Kasztelan est illustratrice et graphiste à Caen. Elle collabore avec différentes maisons d'édition et organismes publics. Elle imprime également ses propres images et celles d'autres artistes dans son atelier de sérigraphie.

ISBN 979-10-285-3801-9



22,90€

Prix TTC France

LEDUC 
société



Rayon : société

Les Audacieuses !

De Marguerite Durand à Colette,
ces femmes qui ont révolutionné
la presse française

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!

Rendez-vous ici: bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!

«Des livres pour mieux vivre», c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde

qui nous entoure! C'est pourquoi nous avons fait le choix

de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable,

c'est une impression respectueuse de l'environnement,

un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC),

un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains

(90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France),

un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté

pour minimiser le pilon! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Cet ouvrage a été publié avec l'aimable collaboration de L'Agency, agence littéraire.

© 2026 Alisio,
une marque des éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-3801-9

Lucie Barette
Illustrations d'Élise Kasztelan
Préface de Nora Hamadi

Les Audacieuses !

De Marguerite Durand à Colette,
ces femmes qui ont révolutionné
la presse française



LEDUC ↗
société

Préface

Ce sont les effacées de l'histoire.

Comme toujours.

Où sont-elles passées dans nos récits collectifs ?

Elles n'avaient pas le droit de vote, ni le droit au divorce, ni le droit de créer un journal, mais certaines avaient déjà compris que la lutte pour ce qu'elles n'appelaient pas encore l'égalité passait par leurs voix.

Comment se faire entendre ? Doit-on se faire voir pour exister ? Faut-il porter nos propres publications ou s'insérer dans un espace autorisé, un espace dominant, l'espace du pouvoir, celui des hommes, quitte à rester à la marge ?

Ces questions sont on ne peut plus actuelles. Deux siècles plus tard, nous voici encore condamnées à livrer bataille avec ces mêmes enjeux quand on est une femme, une personne racisée, queer, en situation de handicap...

Dans nos sociétés qui frayent encore avec les discriminations systémiques, où l'égalité réelle est encore un mythe et une lutte du quotidien, comment faire entrer les marges au centre ?

Éternelle question, éternel enjeu dans des rapports de force qui se reconfigurent au gré des décennies et dont nous sommes toujours captives.

Il a fallu sans doute beaucoup de courage à ces femmes qui ont posé les jalons du journalisme moderne pour oser sortir du cadre et s'imposer, exister.

Emprunter un nom d'homme dans les colonnes d'un journal, comme Delphine de Girardin, et porter en bas de page cet alias dont personne n'était dupe pour glisser une critique acerbe du réel dans les interstices de ses chroniques mondaines.

Manier l'hypocrisie et l'ironie avec une grande dextérité, pour se jouer des convenances et porter un plaidoyer sous la cape, de salons en chroniques.

Subir les quolibets de la bonne société qui accuse, subir un véritable harcèlement institutionnel pour tenter de faire taire la liberté et la voix d'Olympe Audouard.

Faire face à la délégitimation des premiers combats féministes, telle Marguerite Durand, la « frondeuse en chef ». Son journal, *La Fronde*, ce premier journal écrit par et pour les femmes, plateforme des revendications féministes et point de convergence des dames du siècle marquera son temps et fera naître des ambitions et des plumes. Des plumes qui ont donné à entendre autre chose du monde et du réel, et un espace qui a permis l'éducation politique de celles qui étaient vouées à exercer, bien plus tard, leurs droits.

À l'intersection du politique, du colonialisme, et du féminisme, les sœurs Nardal composent un féminisme noir, et accompagnent la naissance des revendications autour de l'identité des minorités, de la négritude, de la critique de la domination blanche. Elles restent celles que l'histoire aura le plus biffé. Rayées des récits, y compris par ces grands hommes, chantres de la cause noire qui ont ensuite accédé au pouvoir. Elles les ont pourtant accueillis dans leur salon, ont été le cocon de cette éclosion de la pensée noire, elles ont aussi nourri et construit ces théories en créant *La Revue du monde noir*.

Être femme, féministe, militante décoloniale et antifasciste, et noire. Tant de raisons d'être effacée.

Elles le seront durablement, y compris par des hommes eux-mêmes dominés par l'histoire. Cruelle réalité.

Ces dames ont aussi parfois inventé une grille de lecture sensible du monde, une manière de voir inédite. À l'instar d'Andrée Viollis, cette grande reporter qui couvrit sept guerres, porta dans ses écrits les prémices d'un discours anticolonialiste et raconta le quotidien des orphelines dans les couvents, des femmes dans les prisons, puis dans les asiles. Il faut lire la grande délicatesse du reportage d'Andrée Viollis auprès des Espagnols qui fuient la guerre. C'est une plume forte, puissante, engagée aussi, et profondément humaniste. Chaque phrase vibre de sa révolte et nous révèle à quel point ce combat des femmes pour dire et pour raconter n'est pas une coquetterie, mais bien une nouvelle manière d'être au monde.

Pourtant, l'histoire des femmes est souvent la chronique d'expériences contrariées.

Nous pensions avoir acquis une place après les guerres mondiales : dans la résistance, au plus près du front, dans les états-majors, les femmes avaient pris leur place. Au sortir des conflits, le retour aux fourneaux et à l'âpreté d'une condition de soumission au père ou au mari n'en fut que plus aride.

Mais peu à peu, des droits ont été acquis.

Qu'elle fut longue cette bataille ! Faut-il encore et encore marteler que les femmes françaises furent parmi les dernières à obtenir le droit de vote en Europe ? Oui, plus que jamais.

Puis vint le droit au compte bancaire, à la contraception, à l'IVG... D'aucun dirait : « Que vous reste-t-il encore à obtenir ? »

L'égalité réelle sans doute, pourrions-nous rétorquer.

Les femmes sont au front pour leurs droits, encore et toujours : égalité des salaires, partage équitable des tâches du foyer, luttes contre les violences...

Encore et toujours, les femmes meurent, sont violées, agressées, malmenées, maltraitées... Mais désormais, elles disent. Elles ont acquis ce

pouvoir de dire, de clamer, de raconter... Nos récits existent, et percutent nos sociétés et nos politiques. On ne peut plus ne pas nous entendre.

Nous voici désormais, journaliste, éditorialiste, présentatrice, patronne de rédaction, directrice générale d'organes de presse... Des positions qui auraient sans doute paru inespérées à nos aïeules qui ont pourtant ouvert ce chemin. Mais ces positions ne suffisent pas.

À l'heure où les conservatismes au pouvoir voudraient nous renvoyer à nos places, ces acquis sont plus que jamais fragiles. Qui aurait pu prédire le rabout du droit à l'avortement en Pologne ou aux États-Unis? Qui aurait pu prédire la *trend* des tradwifes, ces influenceuses qui incarnent des femmes au foyer, des épouses traditionnelles, renvoyant les femmes à leurs assignations: enfanter, cuisiner, prendre soin de son mari.

La percée des mouvements MAGA, la mainmise d'idéologues masculinistes et réactionnaires sur les esprits façonnés par les réseaux sociaux, le retour de la force et des doctrines impérialistes et dominatrices fait craindre un *backlash*, un contrecoup violent et tyrannique.

Nous pouvons ici largement prédire que les minorités ethniques, religieuses, de genre, et toutes les femmes seront les grandes perdantes de ce retour à l'ordre moral, social, religieux.

La soif du pouvoir, construite sur le poids de la force virile et la puissance économique dans nos sociétés profondément inégalitaires, passe par l'asservissement des plus fragiles, des marges, des minorités.

Alors il est grand temps de convoquer l'histoire de nos aïeules pour se remémorer que rien n'est jamais écrit. Que rien n'est irréversible.

Alors que chacun de nos droits acquis peut être désormais contesté, à nous de continuer à labourer le sillon des sœurs Nardal, d'Andrée Viollis, d'Olympe Audouard, de Marguerite Durand, de Delphine de Girardin, et de toutes les autres dont la mémoire doit encore être exhumée.

Nous sommes leurs héritières. Soyons en dignes.

Nora Hamadi





Marguerite Durand



Delphine
de Girardin



Louise
Weiss



Simone
Téry



Andrée Viollis



Paulette et
Jane Nardal



Séverine



Colette



Olympe
Audouard



Satinette

Introduction

Ce recueil s'inscrit dans la continuité d'un travail commencé avec ma thèse¹, lorsque je cherchais à étudier des écrivaines-journalistes dont il ne restait parfois qu'un nom, une initiale, une fonction évoquée au détour d'une chronique ou d'une brève. Je m'étais alors heurtée à des absences répétées, à des archives déconstruites par le temps ou par le désintérêt volontaire, à ces traces trop légères laissées par des femmes qui avaient pourtant écrit, dirigé, organisé, parfois seules, souvent ensemble. Le cas de Fanny Richomme, directrice du *Journal des Femmes* en 1832, demeure pour moi l'un des plus révélateurs. Je savais ce qu'elle avait fait, je savais qu'elle avait tenu un journal, mais presque rien ne se savait sur elle. C'est dans ce vide, ces blancs de l'histoire où auraient dû se trouver des voix, que quelque chose s'est joué pour moi, que la graine d'une monographie des oubliées aujourd'hui faite livre s'est plantée.

Car écrire dans un milieu hostile laisse des marques. On les repère dans les détours d'un paragraphe, dans les éclaircies d'une chronique trop vive, dans une ironie soudain tranchante, dans un pseudonyme choisi pour déjouer l'attente. Les femmes journalistes du XIX^e siècle naviguent entre ce qu'elles peuvent dire et ce qu'elles doivent taire. Leurs textes, lorsqu'on les lit de près, portent les traces de ces ajustements permanents : une écriture qui feint la légèreté pour faire passer l'idée subversive, une syntaxe qui protège, un humour qui dissimule la colère. Rien n'est frontal, tout est oblique² ; et c'est précisément dans ce mouvement que se déploie leur poétique.

C'est en travaillant ensuite sur la vie de Marguerite Durand³ que j'ai poursuivi cette direction littéraire. Avec *La Fronde*, cette actrice, femme politique, journaliste et féministe n'a pas seulement inventé un journal entièrement rédigé par des femmes. Elle a voulu créer une mémoire, un espace où les femmes pourraient lire ce que d'autres avaient réalisé avant elles, où les gestes se transmettraient, où la presse deviendrait un relais de l'histoire en même temps qu'un centre névralgique des luttes contemporaines. Sa conception du journalisme comme lieu de transmission, comme outil

1 Lucie Barette, *Les Écrivaines-journalistes sous la monarchie de Juillet. La presse au service d'une reconnaissance littéraire*, thèse de doctorat en langue et littérature françaises, dirigée par Brigitte Diaz, Normandie Université, 2018.

2 Voir Monique Wittig, « Avant-note », in Djuna Barnes, *La Passion*, Paris, Ypsilon, 2015 [1982].

3 Lucie Barette, *Marguerite Durand. Lutter par la presse*, Paris, Les Pérégrines, 2025.

d'ancrage et de continuité, m'a accompagnée tout au long de ce projet. Elle m'a permis de comprendre que retracer la présence des femmes dans la presse n'est pas une opération documentaire : c'est une manière de rendre visibles les solidarités, les héritages, les persistances ; les erreurs et les écueils aussi.

Le choix des dix femmes présentées dans ce livre ne répond donc pas à un souci d'exhaustivité, mais à la nécessité de suivre des trajectoires représentatives de ce que la presse française et francophone a rendu possible, ou impossible, entre le milieu du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle. Il s'agit d'une période où se cristallisent des enjeux encore sensibles : l'accès des femmes à la parole publique, les guerres et leurs récits, les luttes sociales, les mondes coloniaux, les poétiques du reportage, les écritures de l'exil ou de la diaspora. Reconnaître que le corpus reste centré sur la métropole, c'est aussi reconnaître que l'histoire de la presse française s'est écrite ainsi, avec ses biais et ses angles morts, et qu'il faudra d'autres travaux pour déployer pleinement les voix antillaises, maghrébines, africaines ou diasporiques dont l'empreinte journalistique demande à être pleinement mise en lumière⁴.

L'illustration réalisée par Élise Kasztelan s'inscrit dans cette logique. Ses couleurs, son trait affirmé, son choix d'incarner plutôt que de figer rappellent que ces femmes ne sont pas seulement des noms dans des bibliographies ou des silhouettes dans les archives. Elles avaient une présence, une énergie, une manière d'être au monde. L'image n'a pas vocation à reconstituer mais à donner à voir : à restituer une intensité que les photographies n'ont parfois pas conservée et que les textes seuls ne pouvaient saisir. Les dessins d'Élise Kasztelan nous invitent à les regarder avec nos yeux d'aujourd'hui, sans effacer le passé mais sans le réduire à une simple trace documentaire.

Enfin, cette recherche repose sur une méthode mêlant lecture littéraire, attention portée au contexte historique, exploration archivistique et écoute des silences. Les dix portraits qui suivent ne cherchent pas à retracer des carrières complètes, mission souvent impossible, mais à déceler des traits journalistiques, des façons d'écrire, des positions adoptées dans des environnements qui les contraignaient. Lire ces femmes, c'est accepter de circuler entre des couches de récits, de noter les tensions entre ce qui est dit et ce qui affleure, de reconnaître le courage discret, parfois étouffé, qui soutient leurs textes.

⁴ Voir notamment les travaux de Kathleen Gyssels sur Suzanne et Madeleine Sylvain et leurs actions en faveur de l'émancipation des Haïtiennes dans le journal *La Voix des femmes*.

J'écris donc à partir d'elles, mais jamais à leur place. Mon travail consiste à rouvrir leurs chemins, à en éclairer les bifurcations, à montrer comment chacune, dans sa manière d'investir les colonnes, depuis les marges, a déplacé la presse un peu plus loin que ce que le siècle lui permettait. Ce livre s'applique à rendre perceptibles ces déplacements – modestes, tenaces, souvent invisibles – qui ont rendu possible notre horizon actuel.





Sophie Gay

Delphine de Girardin

1804 - 1855



La place des femmes dans l'histoire des médias fait la part belle à Delphine de Girardin. Espiègle, elle transforme l'insipide chronique mondaine en un billet d'humeur croustillant, même deux cents ans plus tard.

Née en 1804, elle est la fille de Sophie Gay, autrice et salonnière du Premier Empire, et fait très tôt partie des cercles littéraires et politiques qu'elle côtoie dans le salon prisé de sa mère. Cette dernière, consciente des enjeux que cela représente pour une femme, l'éduque, la guide, pour en faire une artiste puissante, elle lui conseille notamment d'être « femme par la robe, homme par la grammaire⁵ », défi exigeant voire impossible dans la France du XIX^e siècle. Considérant ce siècle comme celui des révolutions et du suffrage dit « universel », on a du mal à imaginer combien cette période fut dure pour les femmes. Le Code civil napoléonien a organisé et inscrit dans la loi leur infériorité : mineures perpétuelles, elles doivent obéissance à un père, mari, frère, oncle ; elles n'exercent aucune autorité légale sur leurs enfants ni sur leurs patrimoines. Le discours scientifique prend le relais du discours religieux et échafaude des lois supposément naturelles déterminant l'infériorité physique et morale des femmes, les affirmant

⁵ Léon Séché, *Delphine Gay. Mme de Girardin dans ses rapports avec Lamartine, Victor Hugo, Balzac, Rachel, Jules Sandeau, Dumas, Eugène Sue et George Sand (documents inédits)*, Paris, Mercure de France, 1910, p. 37.

privées de toute capacité de prise de décision et de responsabilité publique. Après leur participation aux émeutes révolutionnaires, elles sont renvoyées symboliquement et physiquement à la sphère domestique et privée, on leur enjoint fermement d'engendrer des enfants dont elles devront faire de bons citoyens faute de quoi on les accusera de l'effondrement civilisationnel, rien de moins.

Delphine Gay obtient un très beau succès poétique, ses élégies de jeunesse sont saluées jusqu'en Italie où, en 1827, au Capitole, elle est reçue membre de l'Académie du Tibre à Rome, une société savante prestigieuse. Elle est aussi l'une des très rares femmes à recevoir une pension royale et le prix de l'Académie française à seulement 17 ans. Mais sa condition la rattrape et les intrigues matrimoniales vont bon train: on la pense sur le point d'épouser Alfred de Vigny, le bruit court que le roi Charles X veut la demander en mariage, un autre prétendant se déclare en Italie.

Elle déjoue habilement l'attention portée à sa vie personnelle en continuant à écrire et à fréquenter les cercles romantiques: proche de Lamartine, elle apparaît notamment dans le récit de la bataille d'*Hernani* de Théophile Gautier, et c'est vraiment épique. Victor Hugo prévoit la représentation d'une nouvelle pièce, *Hernani*, dans laquelle le héros est un bandit, ce qui contrarie fortement les conservateurs. Ces derniers escomptent «faire tomber la pièce», c'est-à-dire la faire passer de la propriété de Victor Hugo à celle de la troupe, faute de succès (C'était avant les lois sur la propriété intellectuelle.) La jeune garde romantique prévoit, au contraire, de venir «faire la claque», c'est-à-dire d'applaudir la pièce et ainsi de lui assurer le succès requis pour qu'elle reste entre les mains de son dramaturge. La querelle se termine en arrachage de perruques et en lancer de chaises, sous les yeux de Delphine Gay, au balcon.



Elle correspond régulièrement avec Honoré de Balzac et Victor Hugo avec qui elle fera «tourner les tables», selon la grande vogue du spiritisme, lors de l'exil de ce dernier à Jersey. En 1831, elle épouse Émile de Girardin,



fondateur de *La Presse* dont l'influence politique et économique se construit. Le partenariat entre ces deux-là s'avère très fructueux: il lui ouvre les portes des journaux et elle lui procure un réseau, une sociabilité qui donne des lettres de noblesse au journal et à son directeur. Dans ce quotidien national, connu pour être l'un des premiers à baisser drastiquement le coût du numéro grâce à l'insertion d'encarts publicitaires, elle publie ses premières chroniques. Pas en haut du journal, car les analyses politiques et économiques demeurent une affaire de bonshommes, mais en bas, dans

le feuilleton réservé à ce qui est léger, divertissant et anecdotique. C'est là que les femmes écrivent⁶.

Qu'à cela ne tienne, Delphine prend un pseudonyme – le vicomte Charles de Launay – et s'amuse à créer, au fil des semaines, ce personnage de dandy qui raconte les intrigues et les mondanités parisiennes tout en dressant une géographie sociale de la capitale. Le pseudonyme ne trompe pas longtemps, Delphine de Girardin reçoit rapidement à son domicile du courrier adressé au vicomte. Elle s'amuse cependant de cette double identité, mettant parfois en scène des échanges mondains entre elle et son personnage dans son propre salon. Le vicomte a en effet de quoi évoquer l'autrice: elle se fait dramaturge de plusieurs pièces dont certaines rencontrent un franc succès, tandis qu'une autre fait polémique, *L'École des journalistes*. Acceptée par la Comédie, l'État la censure par crainte de désordre public. Delphine de Girardin est de fait plus que critique envers les petits arrangements et fausses prétentions entre les gens de presse et les gens de lettres. La censure d'une pièce à charge les concernant, écrite par un consœur, place les journalistes dans une situation compliquée que Delphine de Girardin exploite à merveille en présentant sa pièce en lecture, dans son salon.

Pendant douze ans, elle élabore dans ses romans et pièces une écriture médiatique d'une ironie mordante: prétéritons (on dit qu'on ne dit pas: «Non, non, je ne vais pas te raconter mes dernières vacances dans les Cévennes où on avait loué un gîte super avec une piscine naturelle, juste à côté d'un vigneron labellisé Demeter, c'était bien trop extra pour être raconté autour d'une machine à café grise»), antiphrases

⁶ Voir Marie-Ève Thérenty, «Femmes, journalisme et pensée sous la monarchie de Juillet», in Sylvie Triaire, Christine Planté et Alain Vaillant (dir.), *Féminin/Masculin. Écritures et représentations*, Montpellier, PUM, 2003, p. 93-112.

(on dit le contraire de ce qu'on pense, en faisant savoir que c'est tout à fait le contraire de ce qu'on pense, ce n'est pas un mensonge, c'est du second degré quasiment explicite: « Je n'ai pas du tout peur de la police en manifestation, allons bon, j'adore qu'ils me surprennent avec des coups de matraque dans le dos et qu'ils m'asphyxient de gaz lacrymo sans que je puisse les fuir ») et un rythme s'approchant plus de la conversation orale que de la chronique écrite. Delphine de Girardin compte parmi les rares femmes à écrire en presse généraliste dans les années 1830, et elle façonne une écriture spécifique pour s'éviter ou pour contourner les critiques misogynes très fréquentes à l'égard des femmes qui écrivent publiquement. Le pseudonyme et les figures de style évoquées sont autant de tactiques d'acceptabilité avec lesquelles elle joue pour se présenter comme respectant le cadre convenable tout en le débordant, depuis les interstices.

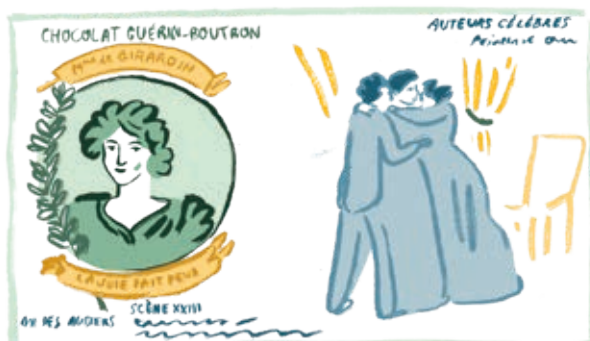


Image publicitaire à collectionner, chocolat Boutevin-Guérin, série "auteurs célèbres", 1855

Elle cesse d'écrire dans *La Presse* après la révolution de 1848, très déçue des décisions politiques et prise à partie par les caricaturistes, comme toutes les femmes osant exposer des avis politiques.

Elle écrit pour le théâtre, avec un grand succès européen, *La Prude* ou *Lady Tartuffe* en 1853, l'année des tables tournantes avec son ami Victor Hugo; puis, en 1854, *La Joie fait peur*, et *Le Chapeau d'un horloger*, un drame et un vaudeville, tous les deux salués par la critique.

Delphine de Girardin meurt d'un cancer foudroyant en juillet 1855, le discours funèbre de Jules Janin est prononcé devant une foule nombreuse.



salon de
Delphine Gay



**Delphine de Girardin, « Courrier de Paris »,
LA PRESSE,
Paris, 29 septembre 1836**

Il n'est rien arrivé de bien extraordinaire cette semaine : une révolution en Portugal, une apparition de république en Espagne, une nomination de ministres à Paris, une baisse considérable à la bourse, un ballet nouveau à l'Opéra, et deux capotes de satin blanc aux Tuileries.

La révolution de Portugal était prévue, la quasi-république était depuis longtemps prédite, le ministère d'avance était jugé, la baisse était exploitée, le ballet nouveau était affiché depuis trois semaines ; il n'y a donc de vraiment remarquable que les capotes de satin blanc, parce qu'elles sont prématurées ; le temps ne méritait pas cette injure. Qu'on fasse du feu au mois de septembre quand il fait froid, bien : cela est raisonnable ; mais que l'on commence à porter du satin avant l'hiver !... cela n'est pas dans la nature.

[...]

À propos de chasse, un célèbre voyageur qui arrive de Russie a été invité par l'empereur à une chasse à l'ours. L'ours a été tué... par une jeune et jolie femme, une belle blonde au teint de rose, à la taille fine et élégante ; madame la baronne de K*** célèbre à la cour de Russie par l'amitié que lui porte l'impératrice. La jeune femme avait déjà, dans la matinée, tué un loup et deux renards. Aussi, M. Loëve-Weimar⁷ a-t-il bien soin de se faire appeler *Love* et non Loëve-Weimar ; il vaut mieux être un *amour* en anglais qu'un *lion* en allemand dans un pays où les jeunes femmes tuent

⁷ Le désormais baron Loëve-Weimar est un diplomate français anobli par le roi Louis-Philippe et missionné par le ministre Adolphe Thiers en Russie.

si agréablement les bêtes féroces. Les bêtes féroces nous ramènent au désert, et le désert à l'obélisque de Louxor, qui a bien de la peine à se faire parisien. Il s'avance en rampant vers son piédestal, comme une paresseuse chenille. Et les bavards de l'admirer. Les indifférents se contentent de regarder sortir la fumée des machines à vapeur; ils ne disent rien, ne pensent rien, la fumée leur suffit. – Les artistes haussent les épaules en voyant le mal qu'on se donne pour hucher sur une pierre un monument, qui, d'après les lois de l'art doit toucher le sol. – Les économistes, pendant ce temps, lèvent les yeux au ciel de pitié en songeant à tout l'argent que l'on dépense pour commettre une faute dans l'art; et tous finissent par aller revoir l'arc de Triomphe, véritable emblème de notre siècle; sublime dans sa pensée, dans sa grandeur, dans son ensemble, misérable et grossier dans ses détails. Traitons-les donc tous deux de même; ne voyons point les hideux bas-reliefs qui déparent l'arc de Triomphe; ne regardons que la beauté de ses proportions, la hauteur de ses pilastres, et l'azur du ciel qu'il encadre dans la majesté de sa voûte. – Ne songeons point aux misères du siècle, au chemin fangeux qu'il poursuit, au pays troublé qu'il traverse, mais voyons à l'horizon qui l'attire, la clarté qui le conduit.

LE VICOMTE CHARLES DE LAUNAY.



**Delphine de Girardin, « Courrier de Paris »,
LA PRESSE,
Paris, 19 janvier 1837⁸**

[...]

Paris danse, Paris saute, Paris s’amuse de tous côtés; et il se hâte, car le mercredi des cendres est à la porte. Tous les quartiers sont en émoi; le faubourg Saint-Honoré saute, vous le savez; c’est un effet du gaz déjà connu⁹, mais il danse aussi maintenant; les grands bals commencent. Le faubourg Saint-Germain¹⁰ ne saute pas, lui, il croule; mais il valse aussi, car il a jugé convenable de faire trêve au deuil de cour et de cœur en faveur des jeunes personnes. On donne de petites soirées modestes qui évitent tout ce qui ressemble à un bal, la danse par exemple; on n’y danse pas, mais on y valse; c’est plus triste, c’est plus convenable, cela semble un hasard. Quelqu’un se met au piano, joue une valse pour elle-même, parce qu’elle est jolie: alors chacun l’admire; on la fait répéter, on l’admire encore; puis, à force de l’apprécier, on finit par lui rendre la seule justice que demande un air de valse, c’est-à-dire de valser en mesure

8 Subtilité de notre chère Delphine de Girardin: quand elle publie ses chroniques en volumes sous le titre *Lettres parisiennes* en 1843, elle réagence parfois ses textes, dont celui-ci, indiqué comme la « Lettre Première », datée du 11 janvier mais qui est une compilation des chroniques publiées les 12 et 19 janvier dans *La Presse*. Voir *Delphine de Girardin, Lettres parisiennes par Mme Émile de Girardin*, Paris, Charpentier, 1843, p. 35-41.

9 Quelques semaines plus tôt, une explosion au gaz, d’une très grande violence, avait eu lieu rue du Faubourg-Saint-Honoré, elle avait brisé beaucoup de vitres mais n’avait fait aucune victime.

10 C’est le quartier des aristocrates royalistes qui râlent contre le fait que le « roi des Français », Louis-Philippe, soit issu de la maison d’Orléans, branche seulement cadette des Bourbons, quand Charles X, qui a été viré par la révolution des « Trois Glorieuses », était issu de la branche considérée comme « légitime », ce qui donnera le nom du courant politique de ces derniers, les « légitimistes ». Tout ça pour dire que Delphine de Girardin donne ici à comprendre qu’elle est plus libérale que conservatrice (mais royaliste quand même, point trop n’en faut!).

en l'écoutant; et la soirée se passe ainsi en plaisir de contrebande; on n'a point donné de bal, on n'a pas fait d'invitations, les mères étaient toutes en deuil, seulement les jeunes personnes, vêtues de robes blanches, ont fait quelques tours de valse pendant que MM. de X... ou Léon de B... étaient au piano. On a beau dire, l'esprit de parti a des ressources que les autres esprits n'ont pas.

Quant au quartier du centre de Paris, il ne valse ni ne danse, il ne saute ni ne croule; il tourne, il roule, il tombe, il se rue, il se précipite, il s'abîme, il tourbillonne, il fond comme une armée, il vous enveloppe comme une trombe, il vous entraîne comme une avalanche, il vous emporte comme le *seymoun*¹¹; c'est l'enfer qui se déchaîne, ce sont les démons en congé; c'est Charenton¹² qui jouit de la vie; c'est le Juif errant¹³ parti pour sa course éternelle; c'est Mazeppa¹⁴ lancé sur un cheval sauvage; c'est Lénore¹⁵ enlevée par son amant funèbre à travers les forêts, les rochers, les déserts, et ne devant s'arrêter que pour mourir; c'est une apparition un jour de fièvre, c'est un cauchemar, c'est le sabbat, c'est enfin un plaisir terrible qu'on nomme le *galop de Musard*¹⁶. Les bals masqués de la rue Saint-Honoré sont cette année aussi à la mode que l'année dernière. Notre situation... notre... deuil ne nous permet pas d'y aller; mais nous pouvons raconter ce qui s'y passe... c'est-à-dire, non, nous ne le pouvons pas, mais nous pouvons à peu près répéter ce qu'on en dit. Le quadrille des *Huguenots*¹⁷ est d'un effet merveilleux, rien de plus fantastique; les lumières de la salle pâlisent et font place à une clarté rougeâtre qui veut imiter un incendie; et c'est alors un étrange spectacle que ces figures joyeuses, que ces déguisements de toutes couleurs, de toutes gaietés, se dessinant dans ces lueurs funèbres. Tous ces fantômes bruyants, démons de joie et de folie, s'ébranlent par colonnes, s'élancent par torrents, et tout cela tourne, tourne, roule, roule, s'avance, s'avance, se presse, se pousse,

11 Le simoun, vent désertique. La colonisation de l'Algérie par la France, c'est 1830, on retrouve des références, des codes, de l'arabe, assez souvent dans les écrits imprimés.

12 Charenton était un asile dit d'aliénés.

13 Personnage légendaire immortel qui erre et apparaît ici et là. Il donnera son nom au célèbre roman-feuilleton d'Eugène Sue, l'un des plus grands succès littéraires du XIX^e siècle.

14 Supplicié légendaire ukrainien, condamné à être traîné, nu et enduit de goudron, par un cheval sauvage pour avoir noué une relation intime avec une jeune femme mariée à un comte trente ans plus vieux qu'elle (un mariage sûrement très heureux imagine-t-on).

15 Sorte de Pénélope allemande qui attend désespérément son mari parti à la guerre, elle croit le voir et le suit dans la forêt, mais elle poursuit en fait un fantôme.

16 Compositeur français, il est connu et célébré pour ses musiques festives et dansantes. Il introduit au bal de l'Opéra — le bal du Carnaval de Paris — le « cancan » ou « coincoin », danse jugée bien inconvenante, d'autant plus que les femmes portaient, par commodité, des culottes fendues... C'est la dernière figure du quadrille, qu'on appelle aussi un « galop ».

17 Un opéra de Scribe et Émile Deschamps, joué à l'Opéra en février 1836.

se heurte, se choque, recule, revient, passe, repasse toujours, toujours et toujours, et jamais ne s'arrête, et le tocsin sonne, le tam-tam retentit, et l'orchestre est implacable: il hâte la mesure, il ne laisse pas le temps de respirer, et la fusillade est parfaitement imitée; et l'on entend des cris, des plaintes et des rires; c'est la guerre civile, c'est un massacre enfin: l'illusion est complète. Vous voyez bien que l'on s'amuse toujours à Paris: les uns tristement, les autres pompeusement, et ceux-là franchement; chacun à sa manière, mais chacun s'amuse, excepté cependant ceux qui s'ennuient de s'amuser.





Delphine de Girardin, « Courrier de Paris »,

LA PRESSE,

Paris, 24 mars 1844

Depuis dix jours Paris est tout occupé des nouvelles élections de l'Académie; il nous faut donc bien vous parler de l'Académie; permettez-nous de vous soumettre quelques idées assez étranges qui nous sont venues à propos d'elle.

À chaque nouvelle candidature académique, les divers galants admirateurs de nos diverses femmes célèbres répètent en chœur et comme un refrain cette même charmante flatterie: « Mais c'est vous, madame, c'est vous qui devriez vous mettre sur les rangs!... »

Aussitôt un académicien quelconque se hâte de reprendre: « Madame, je vous promets ma voix. » Puis, après un gracieux ou affreux sourire, selon ses moyens, il ajoute: « Sérieusement, pourquoi n'y aurait-il pas à l'Académie française deux fauteuils réservés pour des femmes, pour madame Sand et pour madame une telle?... » Dans chaque salon on dit un nom différent... Pourquoi les femmes d'un grand talent ne seraient-elles pas de l'Académie¹⁸? ... Pourquoi? nous allons vous le dire:

Parce que ce serait une anomalie, une inconséquence, une chose ridicule et contre vos mœurs. Nous vous demanderons à notre tour: « Pourquoi donc les femmes auraient-elles un fauteuil dans un pays où elles ne peuvent avoir un trône? Pourquoi voulez-vous leur octroyer la plume, quand vous leur avez refusé le sceptre? Pourquoi, lorsqu'elles ne sont rien par leur naissance, seraient-elles quelque chose par leur génie? Pourquoi leur reconnaître un privilège quand on leur a dénié tous les droits?

¹⁸ La première femme élue à l'Académie est Marguerite Yourcenar, en 1980, soit 345 ans après sa création. Sur les 732 académiciens élus depuis 1635, 11 sont des femmes, soit 1,36%.

Une femme, en France, ne peut être duchesse ou comtesse qu'en épousant un duc ou un comte; eh bien, elle ne doit être académicienne qu'en épousant un académicien. Toute dignité personnelle est interdite aux femmes dans ce beau pays de la chevalerie; elles ne doivent briller que de reflets; la loi salique¹⁹ les atteint partout, vous le savez bien; ne rêvez donc pas de les y soustraire: les exceptions sont dangereuses; elles détruisent l'harmonie, elles provoquent les espérances folles; elles retardent, pour les opprimés, l'heure bienfaisante, l'heure fortunée, l'heure de la résignation, cette grande force des victimes... **RÉSIGNATION!** mot sublime qui signifie tant de choses: secret découvert, trésor trouvé, moyens ingénieux, ressources inespérées, rôle accepté, travail souterrain, trappes, échelles de soie, portes murées, glaces tournantes, lanternes sourdes, tapis muets, guerre intime, puissance voilée, foi profonde, orgueil ténébreux, modestie implacable, gracieuse haine, mépris doux, vengeance câline, ressentiment éternel; voilà ce que signifie chez les femmes le mot résignation. Vous comprenez combien il est important pour elles d'être promptement et complètement résignées.

Du jour où une femme a prononcé ce mot terrible: «Que voulez-vous, il a bien fallu se résigner!...» tremblez... si vous êtes son mari ou son tyran. À dater de ce jour, décachetez sa correspondance, interrogez tous les tiroirs de sa commode, de son secrétaire, de sa table à ouvrage; ne dormez plus que d'un œil, et refusez toute boisson acidulée. [...]

Certes, il a fallu aux femmes une bien grande habileté pour arriver à cette influence, malgré tant d'obstacles, malgré ces lois faites contre elles, malgré les craintes soupçonneuses des hommes, si jaloux de leur autorité. Elles ne sont parvenues à prendre cet empire qu'à force de duplicité et d'innocente hypocrisie; elles se sont *résignées*; elles ont accepté avec douceur le rôle modeste qu'on leur imposait, pour déguiser leurs prétentions au rôle important qu'elles voulaient jouer; elles ont voilé leur supériorité réelle sous une futilité volontaire, exagérée, insupportable; et elles ont ainsi rassuré leurs tyrans, ou plutôt leurs rivaux, qui, les voyant si folles et si légères dans leurs plaisirs, ne se sont pas aperçus qu'elles étaient plus que jamais ambitieuses et profondes dans leurs desseins.

Elles ont dansé pour cacher qu'elles pensaient; elles ont déraisonné pour cacher qu'elles devinaient; il y en a même qui ont fait semblant d'aimer pour cacher qu'elles jugeaient; elles ont volé le sceptre et l'ont caché sous des chiffons, et, comme elles étaient bien soumises, on les a laissées régner. [...]

19 Loi établie entre les IV^e et VI^e siècles dont un extrait d'article a été exhumé et instrumentalisé au XIV^e siècle pour justifier l'éviction des femmes du pouvoir politique: les Valois ont œuvré pour qu'un homme issu des Valois – branche cadette – hérite du trône plutôt qu'une femme issue de la lignée des Capétiens, branche principale. Dès lors, seul un homme pourra hériter du trône.

Certes, cela doit paraître absurde d'éventer ainsi un complot quand on s'intéresse à sa réussite. Publier dans un journal très répandu un moyen de ruse dont la force est dans le mystère, c'est imprudent; avertir le gibier de la place où l'on va poser le piège, c'est maladroit. Cette recommandation-là ne se trouve dans aucun Manuel des chasseurs. Eh bien, les Français sont de si... bons enfants, qu'une telle imprudence est sans aucun danger. En lisant ces lignes, ils vont hausser les épaules, jeter les hauts cris, pousser de grands éclats de rire, et ils n'y verront que du feu, c'est-à-dire un paradoxe plus ou moins extravagant.

Mais les Françaises! les Françaises! elles comprendront l'origine de la loi salique et le secret de la neutraliser, sans paraître jamais l'enfreindre. Quant aux femmes célèbres, elles vous diront qu'elles ne rêvent nullement les dignités académiques; l'art pour elles n'est pas une profession, mais une religion; leur talent n'est pas un trésor qu'elles exploitent, comme les hommes, par intérêt et par orgueil, c'est un don du ciel qu'elles cultivent avec amour et respect. Gardez pour vous le docte fauteuil, messieurs; aux femmes modestement *résignées*, le trépied suffit²⁰.



20 Siège sur lequel s'asseyait la pythie, sorcière et voyante sacrée des Grecs pendant l'Antiquité, pour rendre ses oracles.